

## MIROIR, MON BEAU MIROIR...

Qu'elle est belle, Salomé ! Tout le monde le dit, ses parents, sa famille, ses amies, et celles qui ne le sont pas, et même sa sœur qui la déteste. Depuis l'enfance, elle sait qu'elle est belle, une belle petite fille. Et maintenant qu'elle est une belle jeune fille, elle s'amuse de voir s'allumer dans les yeux des vieux messieurs, les plus de trente ans, des lueurs prometteuses et inquiétantes.

Sans cesse, elle s'assure de sa beauté en captant son reflet dans tout ce qui le réfléchit : la grande glace de l'entrée, sa préférée, car elle peut s'y contempler en pied ; le trumeau qui orne le dessus de la cheminée ; la psyché de sa chambre, bien sûr ; mais aussi les miroirs de poche, les vitres des fenêtres, le pare-brise et les rétroviseurs de la Mercedes de son papa, et surtout, quel régal !, les innombrables vitrines des magasins. C'est ainsi que la ville se peuple d'une multitude de Salomé qui l'embellissent de leurs charmes.

Les trois quarts de son temps se passent donc à s'admirer, ou plutôt à admirer son image reproduite à l'infini par toutes les surfaces qui réfléchissent un peu. « Ma pauvre fille, soupire sa mère, un jour, elle finira par t'avalier ! » - « Qui donc ? » - « Celle qui te sourit quand tu lui souris, qui tourne la tête à droite quand tu la tournes à gauche, et vice versa. » Quelle sottise ! Comment une personne aussi charmante pourrait-elle lui nuire ? Vraiment, cette pauvre maman dit n'importe quoi ! Et puis, ne voit-elle pas la ronde des admirateurs aimantés par la grâce de sa fille ? Il ne faut pas les décevoir. C'est pour cela qu'elle doit veiller sans cesse à la perfection de son apparence en contemplant à loisir son irréprochable réplique. C'est son devoir, et elle ne s'en prive pas ! Elle se demande même parfois qui est la véritable Salomé. Peut-être est-elle amoureuse de cet adorable visage qui lui sourit comme pour l'inviter à quelque baiser illicite...

Alors, un jour, elle ne peut se retenir : elle s'approche de sa psyché jusqu'à la presque toucher, elle tend ses lèvres en fermant les yeux..., et deux mains, petites mais vigoureuses, la tirent énergiquement en avant. Sa stupeur est extrême : elle est passée, ou plutôt quelqu'un l'a fait passer, de l'autre côté du miroir. Et ce quelqu'un est là, devant elle, qui la regarde, un sourire ironique au coin des yeux : c'est bien elle, sa jumelle, son reflet... Pourtant non, ce n'est plus un reflet : plus de glace qui les sépare, plus de gestes identiques. Maintenant, il y a deux Salomé ; l'une se moque, l'autre s'effraie.

- Mais qui es-tu, toi ?

- ? iot ,ut-se iuq siaM

- Tu te moques de moi !

- ! iom ed seuqom et uT

- Quelle langue parles-tu ?

- ? ut-selrap eugnal elleuQ

- Je suis Salomé. Et toi ?

- .émolaS

- Quel drôle de nom ! C'est bizarre chez toi ! Tu as les mêmes meubles que moi, mais tout est à l'envers : ton lit est à gauche, le mien est à droite. Et c'est l'inverse pour l'armoire. Vraiment, je m'excuse de te le dire, mais je ne me sens pas à l'aise ici. Je vais te quitter, Émo... Comment t'appelles-tu, déjà ?

- .émolaS

- Oui, je vais te quitter. Il faut que je revienne dans ma chambre, ma vraie chambre. Ici, tu es chez toi, et je suis une intruse. Alors, au revoir, Émolàs. Car, nous nous reverrons : je me regarde souvent dans les glaces, et c'est toi que je vois. Tu es belle, aussi belle que moi, et ce n'est pas peu dire ! Je t'aime beaucoup, presque autant que moi...

- ! noN

- Tiens, tu parles ma langue !...Que veux-tu dire, avec ton « Non » ? Tu ne veux pas que je te quitte ? Mais ce n'est pas toi qui vas m'interdire de rentrer chez moi ! N'oublie pas que tu n'es qu'un simple reflet, la pâle imitation de ma beauté ! Allez, laisse-moi passer !

Et Salomé se dirige d'un pas décidé vers la sortie du miroir. Elle sent alors, de nouveau, deux mains, petites mais vigoureuses, qui la tirent en arrière. Elle se retourne pour repousser l'agresseur. Et les voilà, maintenant, toutes les deux, qui luttent en ahanant. Mais qui est l'une, et qui est l'autre ?

Lorsqu'elle réussit enfin à franchir la frontière glacée, elle s'éloigne au plus vite de la psyché, les yeux baissés, bien décidé à ne pas se laisser prendre au piège. Sa mère la croit devenue folle quand elle se met à voiler tous les miroirs de la maison, à détourner hâtivement les yeux en passant devant les fenêtres, à marcher dans les rues, le regard au sol, pour éviter de s'apercevoir dans les vitrines des magasins. Et elle qui crevait d'orgueil en contemplant son image, elle ne s'approche plus de tout ce qui pourrait la réfléchir. Et elle qui était intarissable pour exalter sa

beauté, elle ne parle plus, ou plutôt elle répète continuellement cette phrase énigmatique : « .elle, la mariée ira mal » De quelle mariée s'agit-il ? Et pourquoi irait-elle mal, cette pauvre mariée ? Impossible d'obtenir une réponse. Elle baisse la tête et s'enferme de nouveau dans son silence.

Bien sûr, on a consulté des psychiatres ; il en est ressorti un nouveau complexe, celui du miroir, qui affecterait les jeunes personnes se mirant et s'admirant un peu trop. L'un d'eux, un peu plus doué, ou un peu plus habile, a réussi à lui arracher, en la questionnant sur ses activités, ce mot mystérieux que personne ne réussit à déchiffrer : « ! **seuqinorhC** ». C'est tout, c'est peu.

L'ambiance a bien changé, à la maison ! Plus de rires, de cris joyeux, de poursuites effrénées entre les deux sœurs « toujours-fâchées-toujours-d'accord ». Non, rien, le silence et les soupirs de cette mère qui ne reconnaît plus sa fille. En vain, cherche-t-elle au fond de ses yeux une quelconque émotion. Elle n'y trouve que le vide et, visiblement, la plus totale indifférence. Elle ne réagit qu'au seul bruit de son nom. Il faut voir alors le bref regard haineux qu'elle lance à l'inconscient qui a prononcé les trois syllabes : Sa – lo – mé ! La plupart du temps, elle reste là, assise dans une bergère ou allongée sur son lit, fixant on ne sait quelle chimère, mais évitant toujours les surfaces réfléchissantes.

Aussi sa mère est-elle stupéfaite, lorsqu'elle lui demande de venir broder avec elle quelques lingeeries à festons, de la voir accepter, en inclinant la tête. Elle n'aimait guère cela, naguère, avant ce qu'il faut bien nommer : sa dépression. Elle préférait alors s'absorber dans la contemplation de son charmant visage. Mais maintenant...

Ici aussi, c'est le silence. Les deux femmes tirent l'aiguille, et ne disent mot. La mère , parfois, jette un coup d'œil furtif sur sa fille, étonnée de la voir à ce point plongée dans un ouvrage qu'elle détestait. Soudain, elle sursaute, et regardant attentivement celle qui continue inexorablement, la tête basse, à parfaire sa besogne :

« Mais,... ce n'est pas possible !... Tu es gauchère, maintenant ! »